



# Une impitoyable ampleur romanesque

**Le Rapt,**  
d'Anouar Benmalek. Éditions Fayard,  
528 pages, 23 euros.

Anouar Benmalek, l'un des écrivains (algériens) les plus importants d'aujourd'hui (il n'y en eut pratiquement que pour lui lors du dernier Salon du livre d'Alger en novembre dernier), est un homme en colère. Le souffle de la colère gonfle les pages de son dernier roman, *Le Rapt*. De la première à la cinq centième page, et même un peu plus, grand format, il enveloppe le lecteur, le bringuebale à travers différents temps et espaces pour le laisser groggy, l'estomac encore noué, un goût d'amertume au fond de la gorge. Et pourtant... on serait presque tenté d'en redemander, parce que l'on ne s'arrache pas ainsi du malheur (c'est bien de cela dont il est question), parce qu'une fin aussi abrupte et violente que celle de son roman ne peut qu'appartenir au domaine de la fiction, et non pas à la réalité qu'Anouar Benmalek nous jette brutalement au visage.

*Le Rapt*, le titre nous y invite, commence comme un polar, un thriller si on veut faire plus noble. Haletant, ça va de soi. Avec un personnage ad hoc, un certain Aziz tout droit sorti d'un roman de Goodis. Citoyen lambda, mais héros du livre, pas trop bien dans sa peau, d'autant que Meriem, la femme qu'il aime depuis une quinzaine d'années, parle de le quitter, petit biologiste dans un zoo où il passe son temps à observer les prouesses sexuelles de sept chimpanzés bonobos, « *don de la République du Congo à la République sœur d'Algérie, en signe d'éternelle amitié* », habitant faute de mieux dans un appartement de la bien nommée Cité joyeuse, dans un quartier glauque et minable... bref, un Algérien moyen (d'une bonne moyenne si l'on veut), personnage idéal campé dans un décor idoine. Les premières pages du livre, narrées par le fameux Aziz

soi-même, sont déjà un feu d'artifice où se mêlent ironie, descriptions impitoyables de la société algérienne en proie à l'islamisation forcenée et de ses habitants hauts en couleur (grise et noire), mais toujours très justes. Mais Aziz le narrateur devra en rabattre, car, comme de bien entendu, c'est sur lui que le malheur va s'abattre: sa fille, Chehrazade, une jeune adolescente, est enlevée. Changement de ton et descente aux enfers.

Le fil que déroule alors Anouar Benmalek est tressé de telle manière qu'il ramène avec lui, de manière imparable, toute l'histoire de l'Algérie depuis la guerre d'indépendance. Ce qui est clairement dit, clairement montré, clairement noué dans l'intrigue même, c'est que l'insupportable présent a bien évidemment pris racine à ce moment-là sous couvert d'une histoire officielle sinon mensongère, du moins largement lacunaire. La colère d'Anouar Benmalek vient de là: une société qui n'est pas capable ou, pis, qui refuse d'assumer ses actes (pas tous héroïques, loin s'en faut) ne peut que mener à ce que l'Algérie a récemment vécu, présent boueux et avenir pour le moins incertain.

La démonstration d'Anouar Benmalek menée tambour battant est imparable, d'autant qu'elle est assénée dans un style d'une grande maîtrise, que la structure même de l'ouvrage, où l'on passe du récit d'un personnage à un autre, regards croisés, avant que l'auteur ne prenne lui-même la parole, est tout à fait étonnante. Faut-il préciser, pour finir, que cette histoire de bruit et de fureur repose sur une autre histoire, jamais vraiment énoncée, mais partout présente dans une sorte de négatif au sens photographique du terme, celle de l'amour d'Aziz et de sa femme Meriem. Mais la tendresse, dans cette Algérie-là, n'a pas le droit de s'exprimer: peut-on encore s'y aimer?

Jean-Pierre Han